

Mercator et Ortelius : deux approches différenciées de la cartographie antique / Monique Mund-Dopchie. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 7 (2001), pp. 235-254.

Fig.

Notes au bas des pages.

I. Mercator, Gerhard, 1512-1594. II. Ortelius, Abraham, 1527-1598. III. Géographes — Rupelmonde (Belgique) — 16e siècle. IV. Géographes — Anvers (Belgique) — 16e siècle. V. Cartographes — Belgique — 16e siècle.

PER L1037 / FL92602P

# MERCATOR ET ORTELIUS, DEUX APPROCHES DIFFÉRENCIÉES DE LA CARTOGRAPHIE ANTIQUE

*Monique MUND-DOPCHIE*  
*Université catholique de Louvain*

## **Introduction**

Si Gérard Mercator (1512-1594) et, dans une moindre mesure, Abraham Ortelius (1527-1598) font partie des «pères fondateurs» de la géographie moderne, ils ne sont pas moins des humanistes au sens «renaissant» du terme, à savoir «des hommes versés dans la connaissance des langues et des littératures anciennes» pour reprendre la définition quelque peu simpliste du dictionnaire Larousse. Tous deux ont reçu un enseignement humaniste: Ortelius a, en effet, étudié le latin, le grec et les mathématiques avant de devenir enlumineur de cartes et il s'est intéressé par la suite à la numismatique<sup>1</sup>; Mercator a d'abord suivi les cours de Macropedius à Bois-le-Duc, puis il a bénéficié d'une double formation en philosophie et en mathématique à l'Université de Louvain, où il fut nommé professeur pendant quelques années<sup>2</sup>. Tous deux n'ont cessé d'entretenir des liens très étroits avec un large cercle d'humanistes avec lequel ils correspondaient en latin. Ils ont du reste suffisamment pris à cœur les intérêts antiquisants de ceux-ci pour leur offrir des ouvrages qui répondaient à leurs besoins spécifiques, comme nous le verrons plus loin. Tous deux enfin se sont inscrits dans la tradition des savants de cabinet, inaugurée dans les milieux intellectuels gravitant

---

(1) Cf. R.W. KARROW Jr., «Abraham Ortelius: une introduction», dans *Abraham Ortelius (1527-1598) cartographe et humaniste*, éd. AA., Turnhout, 1998, 25-30 (p.25).

(2) Cf. AA., «Les lieux du développement intellectuel», dans *Gérard Mercator cosmographe: le temps et l'espace*, éd. M. WATELET, Anvers, Fonds Mercator, 1994, pp.71-118.

autour de la bibliothèque d'Alexandrie, savants qui se réservaient le soin de trier l'information, de la classer, de la mettre en perspective, en l'occurrence la perspective d'une «philosophie morale». Les «Miroirs du monde» constituaient à cet égard un produit typique de cette démarche taxinomique et compilatrice face aux rapports issus de l'expérience du terrain; ils étaient *ipso facto* des lieux privilégiés de conservation des traditions antiques. Mais les atlas conçus et mis au point par Ortelius et par Mercator en cette fin du XVI<sup>e</sup> siècle ne pouvaient plus se contenter de fournir aux lettrés des cartes et des descriptions chorographiques destinées principalement à leur fournir le cadre de l'histoire gréco-romaine; il leur fallait atteindre un public plus large (milieux politiques et économiques), ne fût-ce qu'en raison de la gestion de ces volumes coûteux, devenue une entreprise commerciale.

Comment Ortelius et Mercator ont-ils concilié, dans leurs collections de cartes commentées, cette double exigence de conserver des lecteurs formés à l'étude de l'Antiquité et de s'ouvrir aux sphères du pouvoir? C'est à cette question que je m'efforcerai de fournir quelques éléments de réponse, en me fondant toutefois sur un corpus privilégié. Car je ne puis prétendre *hic et nunc* parcourir dans leur intégralité le *Theatrum orbis terrarum* d'Ortelius, l'*Atlas siue cosmographicae meditationes de fabrica mundi et fabricati figura* de Mercator et leurs multiples rééditions et traductions. C'est pourquoi je ferai porter mon enquête sur le rapport entretenu avec la culture antique par les cartes commentées de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique, de l'océan Pacifique, des pays septentrionaux et de l'Islande<sup>3</sup>.

La sélection de ces documents se fonde sur trois motifs. Certes, je ne dissimulerai le caractère personnel du premier d'entre eux, à savoir que ces cartes et leurs commentaires font l'objet de mes recherches sur l'imaginaire des pays des confins. Mais il n'est pas moins évident - et ceci constitue le deuxième motif - que ce sont ces cartes à grande échelle qui reflètent prioritairement, pour ne pas dire essentiellement, la vision du monde véhiculée par des géographes bien au fait des présupposés des Anciens et

---

(3) G. MERCATOR, *Atlas siue cosmographicae meditationes de fabrica mundi et fabricati figura*. Duisbourg, 1595; A. ORTELIUS, *Theatrum orbis terrarum*. Anvers, 1570, 1573, 1592 1595; *Théâtre de l'Univers contenant les cartes de tout le monde*. Anvers, 1587, 1598.

travaillant en fonction d'impératifs scientifiques, politiques ou sociétaux: en revanche, elles ne concernent guère les marchands, dont l'activité ne peut se fonder sur elles. Notons enfin que cet ensemble, plus que d'autres, implique un discours sur l'altérité, dont les fondements sont partiellement hérités de la Grèce et de Rome<sup>4</sup>: l'Afrique et l'Asie, l'Amérique nouvellement découverte sont à cet égard des laboratoires particulièrement intéressants. Je leur ai joint les pays septentrionaux, parce que, dans le sillage de Pline l'Ancien, les géographes occidentaux ont considéré la Scandinavie comme un «autre monde» (*alter orbis*)<sup>5</sup>. Quant à l'Islande, elle s'est vu indiscutablement conférer, à l'instar de Thulé à laquelle elle a été très tôt assimilée, le statut d'île-borne entre la terre connue, réelle, prosaïque, et l'au-delà mystérieux, habité par les mythes<sup>6</sup>. À propos de ces différents ensembles de terres ou de contrées se pose dès lors avec insistance la question qui n'a cessé de hanter voyageurs et géographes: comment exprimer pour les gens d'«ici» des réalités de «là-bas», qu'ils ne connaissent pas et dont ils n'ont aucune expérience? En particulier, de quelle manière décrire ce qui n'a pas été rencontré par les Anciens et pour quoi ces derniers n'ont pas éprouvé le besoin de créer des mots<sup>7</sup>?

## Utilisation du latin

Précisons d'emblée, et ceci ne se limite pas au corpus défini à l'instant, que les éditions principes des atlas sont rédigées en latin: la

---

(4) Cf. notamment P. MASON. «Classical Ethnography and Its Influence on the European Perception of the Peoples of the New World», dans W. HAASE & M. REINHOLD, *The Classical Tradition and the Americas. Volume I: European images of the Americas and the Classical Tradition. Part 1*, Berlin – New York, 1994, 135-172.

(5) Cf. A. ORTELIUS, *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1573, f.60r.

(6) Sur la fortune de Thulé, voir notamment M. MUND-DOPCHIE, «L'*ultima Thule* de Pythéas dans les textes de la Renaissance et du XVII<sup>e</sup> siècle. La réalité et le rêve», dans *Humanistica Lovaniensia*, 41 (1992), 134-158; «L'*ultima Thule* dans l'imaginaire occidental. Les métamorphoses d'une île réelle en un pays fabuleux», dans *Los Universos insulares. Cuadernos del Cemyr*, 3 (1995), 19-137; «Autour de la fortune de l'*ultima Thule* dans la tradition occidentale: les messages codés de certaines traductions», dans *Colloque international «Patrimoine littéraire européen»*. Namur, 26-28 novembre, 1998, éd. J.C. POLET, Bruxelles, 2000, 213-226.

(7) Cf. J.-N. ROBERT, *De Rome à la Chine. Sur les routes de la soie au temps des Césars*, Paris, 1993, p. 39.

première édition du *Theatrum orbis terrarum* sort de presse en 1570 et sa première réédition revue et augmentée en 1573. Elle est ensuite régulièrement augmentée en latin, tandis que des traductions en langues vernaculaires sont très vite lancées sur le marché; il s'agit d'ailleurs plutôt d'adaptations pensées en fonction d'un autre public<sup>8</sup>. Il en va de même pour *l'Atlas* de Mercator, publié dans son intégralité en latin en 1595, un an après le décès de son auteur. La première réédition revue et augmentée qu'en fournit Josse Hondius en 1606 utilise également le latin. Il faut attendre 1609 pour que paraisse la première version de l'atlas en langue vernaculaire, celle de Lancelot Voisin de la Popelinière. Cette priorité accordée au latin confirme le fait que nos deux cartographes s'adressent à ce que nous appellerions aujourd'hui la communauté scientifique internationale<sup>9</sup>. Ils n'excluent de la sorte aucun intellectuel européen; mais ils privilégient de *facto*, conformément à la pratique de l'époque, le public formé aux *bonae litterae*, dont ne font pas nécessairement partie les marchands, les mécènes potentiels et l'ensemble des instances politiques. On comprend dès lors mieux la façon dont Josse Hondius présente la version française de *l'Atlas minor* de Mercator:

«Et maintenant pour le communiquer à ceux qui n'entendent le Latin, ou l'ayment mieux avoir en langage François, l'avons fait traduire en la langue Française par le Seigneur de la Popelliniere Gentilhomme François»<sup>10</sup>.

Signalons également que le latin de nos cartographes, sans prétendre se parer des fleurs de la rhétorique, sans rechercher systématiquement les effets de style, se veut éminemment classique. Ce purisme, conforme aux exigences des humanistes, débouche parfois sur d'étranges obscurités: le

---

(8) Cf. M. MUND-DOPCHIE, «Atlas latins et atlas français de Mercator et d'Ortelius: les traductions face aux obstacles de l'altérité», dans *Etudes classiques. Fascicule IV: Rencontres Scientifiques de Luxembourg 1992.3. Actes du colloque «Méthodologie de la traduction de l'Antiquité à la Renaissance*, éd. Ch. M. TERNES avec la collab. de M. MUND-DOPCHIE, Luxembourg, 1994, 199-226.

(9) Si l'on en croit le récent ouvrage de Françoise Waquet, *Le latin ou l'empire d'un signe: XVIe-XXe siècle* (Paris, 1998), «Bien des écrits donnés en langue vulgaire furent ensuite traduits en latin pour leur assurer une juste diffusion, leur ouvrir de plus larges horizons» (p. 310).

(10) *Atlas Minor Gerardi Mercatoris a I. Hondio plurimis aeneis tabulis auctus atque illustratus*, Amsterdam, [1609], f.(.)2v, [Sint Niklaas Waas, Museum, 640].

refus des néologismes fabriqués par l'expérience à l'époque médiévale induit ainsi des descriptions imprécises, qui risquent d'embrouiller un lecteur sans contact avec les réalités dont on parle. Épinglons l'exemple que voici, emprunté à Ortelius:

**Ortelius, Islande (1595 et traduction de 1598):**

«Tanto fragore et tonitru ignes et saxa eructasse ut inde octuaginta milliarum grandiores machinae explodi putarentur» [littéralement: le volcan a craché des feux et des pierres avec un tel fracas et coup de tonnerre que, pensa-t-on, d'énormes machines de guerre avaient explosé à 80 milles de là].

«Il a desgorgé et ietté tant de feu avec des grosses pierres faisant tel bruit et esclat qu'à quatrevingts lieues de là, il sembloit que l'on deschargeoit quelques grandes pieces d'artillerie».

Nous pouvons constater que le texte français du *Theatrum* rend mieux compte de l'ampleur des explosions du volcan Helga que le texte latin dont il s'est inspiré. Car la mention des «grandes pièces d'artillerie» est bien plus explicite que le vague «*grandiores machinae*», malheureusement préféré au terme «*artilleria*» attesté par ailleurs.

## L'onomastique

Intéressons-nous à présent, à l'onomastique et en particulier à la toponymie. Certes, les Anciens ont connu de nombreux pays et régions, des fleuves, des montagnes et des mers, des peuples habitant des contrées de façon éparpillée ou qui se sont regroupés dans des villes. À ces différentes réalités, ils ont donné des noms. Par ailleurs, les voyageurs et les marchands occidentaux qui se sont rendus dans des continents étrangers et aux extrémités septentrionales de l'Europe ont également enregistré une masse de noms autochtones, qu'ils ont repris tels quels ou adaptés à leur propre langue. Les cartographes ont dès lors été confrontés à une double question: d'une part, quel choix convient-il d'opérer entre le nom latin et le nom exotique d'un même endroit? d'autre part, comment intégrer dans un cadre latin ces vocables étrangers? Ou encore, pour le formuler autrement, faut-il latiniser les toponymes étrangers ou les maintenir tels quels? Notons d'emblée qu'Ortelius et Mercator ont parfaitement mesuré l'importance du choc entre ces diverses cultures et pratiques; ils ont tenté à différents moments de leur

carrière d'établir des ponts entre les noms anciens et les noms modernes. Mercator consacre ainsi une part importante de son activité et de celle de ses fils à établir dans leur authenticité les cartes et le texte de la *Géographie* de Ptolémée: l'édition des cartes, accompagnées de notes explicatives et de l'index des noms, sort de presse en 1578, la version latine de l'ouvrage est publiée en 1584. De son côté, Ortelius publie une *Synonymia geographica* en 1578 et compose un supplément à son atlas moderne, intitulé *Parergon siue ueteris geographiae aliquot tabulae*, qu'il dote d'une existence autonome à partir de 1592; cet ouvrage contient des cartes relatives au monde antique, à l'univers biblique et à des lieux imaginaires; leur nombre passe de 26 en 1592 à 32 en 1595<sup>11</sup>. Pour compléter ce relevé signalons, enfin, la publication en 1587 par l'éminent Anversois d'un *Thesaurus geographicus*, qui se présente comme un véritable dictionnaire de géographie historique. Mais nos deux savants ont beau se révéler conscients des pièges de la dénomination, ils ne parviennent pas à résoudre l'aporie pour autant et le choc des deux onomastiques produit des résultats curieux dans les cartes modernes du *Theatrum* et de l'*Atlas*.

En premier lieu, le maintien en certains endroits d'une onomastique antique peut être source de confusion pour un lecteur moderne: ainsi le nom «*Mare rubrum*» continue à désigner chez nos deux cartographes le Golfe persique et son prolongement océanique, alors que les voyageurs du XVI<sup>e</sup> siècle désignent dans les langues vernaculaires par le nom de «Mer Rouge» celle que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom!

En deuxième lieu, le mélange de toponymes anciens et modernes, de toponymes latins, italiens, espagnols, flamands etc. dans une même carte produit une impression de désordre. Par exemple, dans la carte de l'Asie dessinée par Mercator et l'un de ses fils, à côté des traditionnels «*Sinus arabicus*» et «*Mare Rubrum*» ou encore des noms modernes latinisés «*Iaua maior*» et «*Noua Guinea*», cohabitent les mentions de la «*Mare Cin*» et de l'«*Arcipelago S. Lazaro*»! Quant à Ortelius, il ne craint pas d'utiliser dans sa carte du Septentrion des toponymes néerlandais pour l'Islande («*Cruisberg*», «*Waluisch*»), latins pour le

---

(11) Cf. L. WELLENS-DE DONDER, «Un atlas historique: le Parergon d'Ortelius», dans *Abraham Ortelius...*, 83-92 (p. 84).

Grœnland et le pôle («*St Thomae cenobium*», «*Pigmei hic habitant*»), espagnols pour la terre américaine d'Estotilant («*Rio de la buena venta*», «*cabo de terre ferme*»).

En troisième lieu, on relève occasionnellement à propos de certaines contrées l'établissement d'équivalences entre des toponymes anciens et modernes. Épinglons ainsi:

- en Afrique l'équivalence établie par Mercator et par Ortelius entre les Canaries et les îles Fortunées (*Canariae olim Insulae Fortunatae*);
- en Asie, entre Sumatra et Taprobane d'une part, entre Ayman et l'Arabie Heureuse d'autre part, ou encore entre Socotora et les îles Dioscorides (*Sumatra olim Taprobana, Ayaman olim Arabia fœlix, Zocotora insulae olim Dioscuridae*);
- aux confins septentrionaux, l'assimilation par Ortelius de l'Islande à l'antique Thulé (*Islanda olim Thule*).

Mais d'autres noms attendent toujours leur correspondant latin! Aucun des deux cartographes ne songe, en effet, à identifier Malacca à la Chersonèse d'or et la péninsule scandinave à l'antique *Scandia*.

Enfin, en quatrième lieu, nous observons que Mercator et surtout Ortelius répugnent à chasser de leurs cartes des contrées à résonance mythique, voire purement imaginaires puisque les Anciens en parlent sans jamais s'y être rendus: je songe en particulier à la terre des Amazones installée en Afrique par Ortelius ou encore à l'antipode austral, hypothèse lancée par les Anciens et acceptée sans jugement par les modernes, que nous retrouvons dans les cartes d'Ortelius et de Mercator au-delà du détroit de Magellan<sup>12</sup>.

Relevons toutefois l'exception constituée par l'Amérique et les contrées septentrionales récemment découvertes, pour lesquelles n'existe aucun toponyme ancien. On constate, en effet, que les noms mentionnés en ces lieux renvoient à la langue vernaculaire de la source qui les a

---

(12) Sur les terres imaginaires d'Amazonie et du continent Austral, voir notamment K. MARCH – K. PASSMAN, «The Amazon Myth and Latin America», dans W. HAASE & M. REINHOLD, *The Classical Tradition...*, 285-338, G. MORETTI, "The Other World and the Antipodes. The Myth of Unknown Countries between Antiquity and the Renaissance", *ibid.*, 241-284.



fournis; quant au latin, il sert surtout à formuler les commentaires de quelques phrases incorporés dans les cartes. Citons à titre d'exemple les allusions d'Ortelius et de Mercator à la circumnavigation de Magellan:

**Ortelius, Mare Pacificum siue Del Zur (1595)**

«Prima ego ueliuolis ambiui cursibus Orbem,

Magellane, nouo te duce ducta freto.

Ambiui, meritoque uocor VICTORIA: sunt mī

Vela, alae; precium, gloria; pugna, mare».

[littéralement: La première, j'ai fait le tour du monde en un parcours de voiles volantes, conduite par ton autorité, Magellan, à travers un nouveau détroit. J'ai fait le tour du monde et m'appelle à juste titre Victoria; car mes voiles sont des ailes, ma récompense, la gloire, le combat, la mer].

**Mercator, America siue India noua (1595)**

«Terra australis nondum cognita: Hanc continentem Australem nonnulli Magellanicam regionem ab eius inuentore nuncupant. Nam Ferdinandus Magellanus A.D.1519. 20 Septembris soluens ex Hispania sequenti anno 21. Octobris ad fretum a se Magellanicum appellatum peruenit ac primus illud penetrauit, inde Moluccas periiit, in Barussis insulis occisus est; reliqua classis circumnauigato orbe post triennium fere exactum in Hispaniam reuersa est» [littéralement: Terre australe pas encore connue: Certains appellent ce continent austral Terre Magellanique du nom de son découvreur. Car Fernand Magellan quittant l'Espagne le 20 septembre 1519 est parvenu le 21 octobre de l'année suivante dans le détroit appelé par lui Détroit de Magellan et y pénétra le premier; de là il gagna les Moluques et fut tué dans les îles Barussiennes; le reste de la flotte revint en Espagne au terme de presque trois années accomplies après avoir réalisé la circumnavigation de la terre].

## L'exégèse des cartes

Comme on a pu le remarquer, la démarche de nos deux éminents cartographes apparaît jusqu'à présent résolument identique, contrairement à ce que suggère le titre de mon exposé. Le troisième volet de mon analyse, à savoir l'étude des commentaires accompagnant les cartes, permettra enfin de différencier les optiques d'Ortelius et de Mercator. Précisons d'emblée qu'en cette matière, la comparaison ne peut porter que sur les pays septentrionaux et l'Islande. Car Mercator est mort avant d'avoir pu préparé ou faire préparer des commentaires

sur ses cartes de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique. Mais ce qui nous reste est extrêmement révélateur de sa démarche.

En ce qui concerne le commentaire de la célèbre carte du Pôle Arctique et des régions avoisinantes, nous relevons une seule allusion à la tradition classique: Mercator signale qu'il suivra dans son parcours chorographique l'ordre établi par Ptolémée, le premier des cosmographes («*princeps Cosmographorum*»): il commencera par le pôle en suivant l'axe Nord-Sud et en passant en revue les unes après les autres les régions situées aux mêmes latitudes d'Ouest en Est. Pour le reste, notre cartographe se contente de signaler qu'on ignore quasiment tout de ces régions et qu'on peut escompter un complément d'informations fort bienvenu de la part des voyageurs anglais et hollandais actuellement en quête d'un passage septentrional vers les Moluques. Sa carte ne fait dès lors qu'enregistrer, nous prévient-il, d'une part l'existence de deux habitations grönlandaises, Alba et le couvent Saint-Thomas, d'autre part, le tracé des côtes établi à partir des rapports de voyageurs travaillant essentiellement pour la Muscovy Company et à partir de *Inuentio Fortunata*, récit, perdu à ce jour, d'un moine ayant voyagé dans les régions polaires<sup>13</sup>. Ce dernier récit offre l'occasion à Mercator de s'attarder sur une «merveille» du lieu, en l'occurrence un tourbillon happant les navires, analogue à celui dont Giraud de Barri dressait un tableau effrayant dans sa description de l'Irlande en 1188<sup>14</sup>.

Quant à la rubrique consacrée par Mercator à l'Islande, elle ne comporte aucune référence à la tradition gréco-romaine: elle fournit les coordonnées géographiques de l'île, évoque son statut politique, ses ressources pour les habitants et pour le commerce, ainsi que ses évêchés, et s'achève sur la citation d'un célèbre texte de Georg Agricola relatif aux volcans islandais<sup>15</sup>.

---

(13) Sur *Inuentio fortunata*, voir notamment M. MAHN LOT, «Colomb, Bristol et l'Atlantique Nord», dans *Annales. Économies - Sociétés - Civilisations*, 19 (1964), réimpr. 1978, 522-530.

(14) *Topographia hibernica*, §14. Cf. J.-M. BOIVIN, *L'Irlande au Moyen ge. Giraud de Barri et la Topographia Hibernica (1188)*, Paris, 1993, pp.208-209.

(15) G. AGRICOLA, *De natura eorum quae effluunt ex terra libri IIII*, Bâle, 1546, I.IV, pp. 157-158.

Si nous nous reportons à présent aux atlas d'Ortelius, nous constatons immédiatement que leurs commentaires sont plus longs et qu'ils s'étoffent davantage au fur et à mesure que de nouvelles éditions sont lancées sur le marché.

Commençons notre examen par le commentaire de la carte de la Scandinavie et des Régions septentrionales. Sur le mode rhétorique, Ortelius reprend à son compte, sans nommer leurs auteurs, les affirmations de Pline et de Jordanès, selon lesquelles la Scandie est un autre monde à cause de son étendue et constitue la matrice de tous les peuples<sup>16</sup>:

**Ortelius, Scandia siue Regiones Septentrionales (1570 et 1573)**

«Quam et alterum orbem terrarum propter eius magnitudinem, et officinam uaginamque gentium cognominauerunt» [littéralement: ils ont appelé la Scandie Autre monde en raison de son étendue et aussi atelier de production et matrice des peuples].

Mais c'est là sa seule référence à la géographie antique. Le reste de la rubrique note la répartition du monde scandinave en plusieurs royaumes ou États vassaux, qui sont passés en revue à tour de rôle: Norvège, Suède, Gothie, Danemark, Islande, Grønland et Frislande, ces deux dernières contrées étant envisagées à travers le «récit véridique» des frères Zeno, effectué dans les années 1380, dont le rapport a été publié à Venise en 1558<sup>17</sup>. Ortelius nous fournit à propos de ces différentes régions leur situation politique ainsi que les ressources dont elles disposent pour assurer la subsistance de leurs populations et entretenir un commerce avec leurs voisins. Dans la nouvelle édition de 1573, notre géographe éprouvera toutefois le besoin de préciser que l'Islande, célèbre par ses «merveilles», fut autrefois Thulé, ce qui constitue une seconde référence antique dans le commentaire:

(16) PLINE, *H.N.*, IV, xiii, 96; JORDANÈS, *Histoire des Goths*. 1ère partie, IV, 25.

(17) *De i commentarii del viaggio in Persia di M. Caterino Zeno, [...] e delle guerre fatte nell'imperio persiano, dal tempo di Ussuncassano in qua, libri due, et Dello scoprimento dell'Iso-le Frislanda, Eslanda, Engrovelanda, Estotilanda et Icaria, fatto sotto il Polo artico, da due fratelli Zeni, M. Nicolò, [...] e M. Antonio, libro uno, con un disegno particolare di tutte le dette parte di tramontana da lor scoperte [...]*, Venise, 1558; R.H. MAJOR, *The Voyages of the Venetian Brothers, Nicolò & Antonio Zeno to the Northern Seas in the XIVth Century [...]*, Translated and Edited, with Notes and Introduction by R.H.M. (New York, [1966]), pp.1-35 (1e éd. 1873).

«Est in hac Tabula Islandia insula (ueteribus Tyle dicta) miraculis, si quae alia, clarissima» [littéralement: Sur cette carte, on trouve l'Islande, île la plus célèbre entre toutes par ses merveilles, appelée Tyle par les Anciens].

La rubrique qui accompagne la carte de l'Islande, publiée dans l'atlas de 1592, commence de façon assez surprenante par une discussion sur l'emplacement de Thulé, qu'Ortelius se refuse cette fois d'identifier à l'Islande! Il propose d'installer la découverte de Pythéas en Norvège, puisque celle-ci englobe une région connue sous le nom de Telemark, et s'efforce, au cours d'un long exposé qu'il m'est impossible de citer in-extenso, de démontrer que les références antiques à Thulé autorisent une telle localisation!

**Ortelius, Islandia (1592)**

«Nam Thule nomen a priscis fere omnibus historicis geographicisque celebratum, ad hanc insulam (contra omnium fere doctorum uirorum nostri saeculi sententiam) minime pertinere, sed potius ad Scandiam peninsulam, persuasit mihi non solum Procopii grauissimi scriptoris auctoritas, sed et nominis uestigium, quod in hac Scandia, ea nempe parte qua Orcades insulas adspicit, in Norwegiae quadam parte, (ubi Bergarum emporium celebre), hactenus perdurat. Inter etenim alias Norwegiae Marchias una hic est, quam Tilemarchiam, id est Tules limitem, uulgo appellant».

**Ortelius, Islande (1598)**

«Le nom de Thule (contre l'opinion de plusieurs de nostre temps) ne conuiet ne appartient à ceste isle, mais plustost à l'isle de Candie [sic]; ce que me persuade, non seulement l'auctorité de Procopius, mais aussi que iusques à present le nom est demeuré à une partie de ladite Scandie, à sçavoir du costé des isles d'Orcades, et qu'entre les Seigneuries de Norwegue est un marquisat (dans lequel est la ville de Berges, assez cogneuë pour le trafique des marchands) appellé Tillemarq, c'est à dire, limites de Thule».

La suite de la description constitue un amalgame de renseignements dont la provenance n'est pas toujours indiquée et sur lesquels nous ne nous attarderons pas; car il s'agit de sources médiévales et renaissantes, qui permettent à Ortelius de passer en revue les districts, les monastères et évêchés, la vie et les activités des habitants, les ressources nécessaires à la subsistance et au commerce. Le texte se termine par l'évocation de «merveilles», sources, volcans, purgatoire, revenants, feux spéciaux, parmi lesquels la nomenclature des poissons menaçants dessinés sur la carte d'Andreas Velleius occupe une large place.

L'héritage antique est donc bien présent, quoique de façon discrète, dans la représentation des régions septentrionales chez Ortelius: tantôt il sert de métaphore, comme dans la mention de l' «*alter orbis*»; tantôt il permet d'enraciner la région concernée dans un passé lointain, ce qui offre à celle-ci un gage de respectabilité. En outre, l'établissement de ce lien entre la géographie antique et la géographie moderne intègre la Scandinavie ou l'Islande dans l'Europe humaniste et les fait ainsi participer à ce qui constitue aux yeux de ses lettrés la quintessence de la civilisation. Mais le poids de la formation classique de notre savant ne se manifeste pas uniquement à propos des espaces projetés sur les cartes de Ptolémée; il se décèle également dans les rubriques qu'Ortelius consacre à ses cartes de l'Amérique sur la base des rapports de différents Découvreurs.

Ainsi, le commentaire de la carte consacrée au Nouveau Monde s'ouvre sur un étonnement du géographe face aux ignorances séculaires des Européens à l'égard de l'existence de l'Amérique:

**Ortelius, *Nouus orbis* (1573)**

«Totum hoc Hemisphaerium [...] ueteribus incognitum mansisse usque ad annum a Christo nato M.CCCC.XCII. [...], tam diu nostro Orbi latere, non semel mirati fuimus. Sunt qui hanc Continentem a Platone sub nomine Atlantis descriptam opinentur [...]. Nonnulli Senecam Poëtico œstro percitum, praesagiisse huius inuentionem, hisce uersibus fatidicis, opinantur

Venient annis

Saecula seris, quibus oceanus

Vincula rerum laxet, et ingens

Pateat tellus, Typhisque nous

Detegat orbis,

Nec sit terris ultima Thyle».

**Ortelius, *Le Nouveau monde* (1587)**

«C'est une chose plus qu'esmerueillable, que ceste partie appellée America [...] ait esté incogneuë aux Anciens, iusques à l'an 1492 [...]. Semble bien une chose plus qu'estrange, qu'iceux là, dis-ie, nous ont esté si longue espace de temps cachez et incogneuz. Aucuns cuident que Plato ait uoulu dire de ce pays, là où il escrit d'Atlantis. Autres pensent que Seneca ait prophetisé de ce trouuement en ses tragedies, par ces mots, Venient annis etc. qui traduits en nostre langue Françoisie, veulent dire:

Après plusieurs années

Une autr'aage uiendra,  
 Qui par les destinées  
 Pays nouveau monstra  
 La grand'Mer produira  
 Terre neufue et seconde:  
 Lors Ysland' ne sera  
 Plus la borne du Monde».

Mais il suggère en même temps que cette ignorance n'est pas aussi épaisse qu'elle n'apparaît à première vue: les Anciens ont pu, à en croire certains, disposer à propos de la Découverte d'une vague information dans le chef de Platon -, d'une juste prémonition - dans le cas de Sénèque -. Le Nouveau Monde se trouverait ainsi relié à l'Ancien, ce qui rassure sans doute de nombreux lettrés mais alimente en même temps bien des controverses sur le droit de coloniser l'Amérique et sur l'origine des Amérindiens<sup>18</sup>.

Ortelius réitère sa démarche de concaténation dans la rubrique qu'il consacre quelques années plus tard à l'océan Pacifique en y plaçant trois réminiscences antiques. Il commence par rassurer ses amis humanistes en leur rappelant que si cet océan demeura inconnu des Anciens, il ne fut pas moins désigné par eux sous plusieurs noms:

**Ortelius, Mare Pacificum siue Del Zur (1595)**

«Hoc mare etsi ueteribus incognitum, innominatum tamen non fuit: a Plinio enim Eoum, ab Orosio Orientale appellatur. Ptolemaeus falso Sinum Magnum uocat, cum Mare Magnum uocasset».

**Ortelius, Mer de Zur (1598)**

«Combien que ceste mer eust esté incogneue aux anciens, elle n'a toutefois esté sans nom: Pline la nomme Eous, Orosius mer Orientale, Ptolomé le grand Golfe, la pouuant plus proprement appeller la Mer grande».

---

(18) Sur les différentes identifications de l'Atlantide proposées par Ortelius au cours de sa carrière, voir J. ROMM, «Mythe, cartes et histoire: l'utilisation par Ortelius de l'Atlantide dans le développement de la théorie de la dérive des continents», dans *Abraham Ortelius...*, 104-116 (pp. 107-110). Sur les utilisations de la «prophétie de Sénèque», voir G. MORETTI, «Nec sit terris ultime Thule. La profezia di Seneca sulla scoperta del Nuovo Mondo», dans *Columbeis*, 1(1986), 95-106; J. ROMM, "New World and "novos orbes": Seneca in the Renaissance Debate over Ancient Knowledge of the Americas"\_, dans W. HAASE & M. REINHOLD, *The Classical Tradition and the Americas...*, pp. 81-90.

Signalant ensuite que les Découvreurs y ont trouvé de vastes étendues d'herbes flottantes, il rappelle que le phénomène avait déjà été noté par différents auteurs grecs et latins :

**Ortelius, Mare Pacificum siue Del Zur, (1595)**

«In hoc eodem maris fundo narrant Franciscus Ulloa, et Antonius Pigafetta nasci herbam quatuordecim aut quindecim brachiorum altitudinis, eminereque eandem extra eius superficiem ad altitudinem quatuor aut quinque brachiorum, adeo ut interdum non per maria, sed per uiridantia prata uehi uideantur. Hoc esse puto quod Plinius et Antigonus ex Megasthene scriptum reliquere: nempe totum Orientis Oceanum, siue mare Indicum, repletum esse siluis. Locus quoque Aristotelis in Admirandis huic non male conuenit, ubi scribit de Phœnicibus, qui Gadyram inhabitabant, dum extra Herculis columnas nauigassent, ad regiones quasdam applicuisse ulua algaque plenas, quae aestibus maris nauigabantur. Glandiferas quercus gignere mare quod Lusitaniam alluit scriptum reliquit Polybius, apud Athenaeum, 7. Adde his quae habet Theophrastus 4. Hist. Plantar. cap.7.8. et 9. etiam quae Aelianus 13. Animal. cap.3. et Arrianus de Indicis; item Strabo 16. et Plinius 2.cap.103. et idem 6.cap.22. et 13.cap.25. Plutarchus in Quaestionibus natural. et de facie in Orbe Lunae. Fidem haec faciunt quodammodo Platonis in Timaeo fabulae siue historiae de Atlantide insula, cuius pelagus in nauigabile dicit, propter limum inibi ab absorpta in eo eadem insula relictum».

**Ortelius, Mer de Zur (1598)**

«François Ulloa et Antoine Pigafetta rapportent qu'au fond de ceste mer croist une herbe de quatorze ou quinze toises, laquelle sorte hors de l'eauë la hauteur de quatre ou cincq; ainsi qu'aucunefois, il semble plustost estre en quelques belles champaignes et verdes prairies, que sur la mer. Je pense que c'est ceste mer laquelle Pline et Antigonus ont laissé par escrit, a sçavoir, que la mer Orientale, ou Indiane, est remplie de forestz; et aussi Aristote de Admirandis, n'accorde point mal avec cecy, où il dit que les Cartaginois qui demeuroient en l'isle de Calez Malez, apres avoir passé les columnes de Hercule, sont arrivez en quelques regions pleines de fueillu et mousse marines, lesquelles herbes estoient arrousées par les exhalations et enflemens de la mer. Polybius et Atheneus disent que la mer du costé de Portugal produit des chesnes port-glands. Adiouitez de ce que dit Theophrastes au 4. livre de l'histoire des plantes, chap.7.8.9. et ce que Aelianus au livre 13. des animaux, cap.3 et Arrianus au traité des Indes. Strabo liure 16. Pline liure 2.chap.103. et liure 6.chap.22. et liure 13.chap.25. Plutharque aux quest. naturelles, et de la face et rondeur de la Lune. Les fables de Plato sur Timeo, ou l'histoire de l'isle Atlantide, nous

donnent quelque témoignage de tout le susmentioné, lequel dit, que ceste mer n'est point nauigable pour la bouë et fange qui est resté de l'inondation de la mesme isle».

Enfin, il ne résiste pas au plaisir d'emprunter à ses chers Anciens une métaphore tirée du mythe de Jason, en assimilant le destin de la Victoria, seul navire rescapé de la circumnavigation de Magellan, à celui de la prestigieuse nef Argo:

**Ortelius, Mare Pacificum siue Del Zur (1595)**

«De naue uero Victoriae haec pauca accipe: non uane dictum 'Conueniunt rebus nomina saepe suis' ostendit ista; quae sub hoc nomine, prima nauigatio-ne, de uniuerso Oceano sola inter tot saecula uictoriam reportauerit [...]; prima omnium nauium et aetatum totum circumnauigauit Orbem terrarum. Eadem secundo ex Hispania ad S. Dominici ciuitatem, denuo domum rediit; ex qua tertio in eandem insulam, at dum ex ea redire conatur, in itinere euanuit, neque de ea quid actum, umquam rescitum. In caelum sublatam, et inter astra positam, tamquam alteram Argum credidisset non immerito antiquitas. Neque inscite eam laudasset summi Poëtae fatidicus uersus: 'Alter erit iam Tiphys, et latera quae uehat Argo».

**Ortelius, Mer de Zur (1598)**

«Quant est de la nauire Victoria, l'on ne dit point en vain: 'Conueniens rebus nomina saepe suis', car il se voit en ceste nauire, laquelle, quant à son premier uoyage, a surpassé et obtenu la uictoire sur toutes les nauires qui furent onques [...]; elle est la premiere nauire qui a circuit la rondeur du monde. La seconde fois, partant aussi d'Espagne, pour aller à l'isle de S. Domingo, retourna heureusement au port d'où elle estoit partie. Pour sa troisieme nauigation, ayant encore esté en la mesme isle et estant au chemin de retour, est esuanouïe, et personne ne sçauroit dire ce qu'elle est deuenue. Les anciens eussent creu, qu'elle fut eslevée au ciel et mise entre les estoiles, comme un autre Argo; et fort bien luy conuient ce uerset: 'Alter erit Tiphys, et altera quae uehet Argo'».

## Conclusion

Si nous limitons notre examen aux toponymes et aux commentaires inscrits dans les cartes étudiées, nous constatons à l'évidence que les pratiques d'Ortelius et de Mercator ne diffèrent guère à cet égard: tous deux conservent le stock gréco-romain de noms que mémorisaient les écoliers à travers des poèmes didactiques, tels que la *Périégèse* de Denys, et lui associent des noms exotiques, conservés tels quels ou traduits dans



les langues vernaculaires des intermédiaires, voire plus ou moins bien latinisés. Sur ce point, nous pouvons conclure que l'onomastique des cartes des continents se fonde toujours sur la compilation chère aux encyclopédistes médiévaux et renaissants, soucieux de conserver, non de trier, l'information. Comme on pouvait s'y attendre, le progrès réalisé dans les cartes d'Ortelius et surtout de Mercator réside essentiellement dans la précision du tracé et dans le calcul des échelles.

En revanche, les choix qui président à l'élaboration des commentaires creusent l'écart entre les deux hommes. Pour autant que nous ayons pu en juger, Mercator, une fois payé son tribut à la géographie antique par l'établissement d'une édition correcte des cartes et du texte de Ptolémée, ne se préoccupe plus que des informations véhiculées par des voyageurs, de préférence contemporains, et par des spécialistes en matières géographiques - je songe en particulier au géologue Georg Agricola. Face à lui, Ortelius se montre plus accueillant à l'héritage antique, auquel il emprunte volontiers des métaphores et l'une ou l'autre élégance de style. Surtout, il se soucie d'établir des liens entre la situation présente des contrées qu'il décrit et leur lointain passé, qu'il s'efforce d'intégrer dans l'orbe gréco-romain d'autrefois.

Thulé est ainsi identifiée par lui à l'Islande, selon une opinion largement répandue au XVI<sup>e</sup> siècle, puis à la Scandinavie en vertu d'un rapprochement étymologique hasardeux. De même, selon lui, l'Amérique est peut-être l'Atlantide ou plutôt un continent séparé de l'Europe par des fonds vaseux, non navigables dans lesquels l'île merveilleuse de Platon a sombré<sup>19</sup>. Ces localisations ne sont peut-être pas neutres. En ce qui concerne l'option scandinave, l'association Thulé-Telemark vient opportunément appuyer une démarche tentée par Olaus Magnus, dans son traité *Historia de gentibus septentrionalibus*, publié à Rome en 1555 et bien connu de notre géographe: le dernier archevêque catholique d'Uppsala avait, par le biais de cette œuvre, entrepris de démontrer que son pays, converti à la Réforme, n'en était pas moins marqué par la civilisation gréco-romaine et devait tout naturellement, dans un avenir plus ou moins proche, réintégrer le giron de l'Église, héritière légitime de

---

(19) Sur la perception de l'Atlantide par Ortelius, voir J. ROMM, «Mythe, cartes et histoire: l'utilisation par Ortelius de l'Atlantide ...», 104-116.

Rome<sup>20</sup>. Quant aux racines grecques de l'Amérique, elles s'inscrivent dans le débat colonial sur la «nouveau» du Nouveau Monde<sup>21</sup>. Il semblerait par conséquent qu'Ortelius ait veillé à s'inscrire discrètement dans cette problématique, tandis que Mercator, davantage préoccupé par les fondements théoriques et les applications de l'art de la projection, a préféré - dans son atlas tout au moins - prendre ses distances face à ce type de controverse.

Il ne faut cependant pas exagérer la portée idéologique de cette réception différente de l'héritage antique par nos deux cartographes, comme le montre la postérité de l'atlas mercatorien. En effet, Josse Hondius, qui a racheté les cuivres de l'*Atlas*, confie à son beau-frère Pierre Montanus, professeur de latin à Amsterdam, le soin de compléter les rubriques existantes et de rédiger celles que Mercator n'a pas eu le temps de publier. Le nouvel *Atlas* qui sort de presse en 1606 présente à ses lecteurs des rubriques sur l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, les pays septentrionaux et l'Islande, dans lesquelles les réminiscences antiques font leur apparition, le plus souvent à travers la médiation des commentaires d'Ortelius. Si la modernité du projet initial de Mercator est indiscutablement compromise par ce retour en force des Anciens, en revanche, la vitalité de la culture classique se trouve une nouvelle fois attestée par cette révision voulue par Josse Hondius. L'univers gréco-romain constitue donc bien, dans les approches géographiques comme dans d'autres domaines, ce bagage commun qui soude les membres de la République des Lettres au-delà des clivages idéologiques et politiques; mais il ne constitue pas moins dans certains cas un filtre qui retarde leur adaptation aux savoirs nouveaux et un réservoir d'images qui leur permet de transfigurer la réalité.

---

(20) Sur les buts poursuivis par Olaus Magnus, voir les contributions rassemblées dans *I fratelli Giovanni e Olao Magno. Opera e cultura tra due mondi. Atti del Convegno Internazionale Roma-Farfa*, éd. C. SANTINI, Rome, 1999 (I Convegni di Classiconorræna, 3).

(21) Sur ce vaste débat, qui a déjà donné lieu à de nombreuses contributions, on épinglera uniquement ici l'ouvrage désormais classique de Giuliano GLIOZZI: *Adamo e il Nuovo Mondo. La nascita dell' antropologia come ideologia coloniale: dalle genealogie bibliche alle teorie razziali (1500-1700)*, Florence, 1977, particulièrement les pp.177-246.





